

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service journalier).

Départs de Saumur pour Nantes.		Départ de Saumur pour Paris.	
6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.	9 heures 49 minut. matin,	Express.
4 — 10 — —	Express.	11 — 50 — —	Omnibus.
2 — 58 — —	matin, Express-Poste.	6 — 36 — —	soir, Omnibus.
10 — 23 — —	Omnibus.	8 — 58 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.	7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Les feuilles allemandes nous apportent à leur
tour des appréciations du discours de l'Empereur.

On lit dans la *Presse de Vienne* :

« Le discours de l'Empereur des Français dit peu
et tait beaucoup de choses. Il n'y a pas d'homme au
monde qui sache mieux que lui l'espérance qu'on
peut fonder sur l'issue des conférences. Que ces es-
pérances soient certaines ou problématiques, peu
importe. »

« Le discours ne casse pas les vitres et bâtit, au
contraire, un pont d'or à ses adversaires ; il relève
presque avec une certaine affectation l'opiniâtreté
de la résistance de Sébastopol, et donne, de la ma-
nière la plus obligeante, des éloges à l'empereur
Alexandre, ce qui n'empêche pas l'orateur d'insister
fortement sur la valeur de l'alliance anglaise. Les
paroles adressées à l'Europe mises dans la bouche
de la France sont d'une grande habileté. Il est im-
possible d'expliquer sa pensée d'une manière plus
saisissante. L'Empereur parle à la France avec beau-
coup de dignité et avec tout le dévouement d'un
élu de la nation. Il montre que sa plus grande gloire
est d'être le premier citoyen de la France ! Les
hommes politiques n'apprendront rien de nouveau
sur la situation par le discours de l'Empereur ; mais
les hommes d'Etat y trouveront matière à réflexion.
Inscrit désormais d'une manière ineffaçable dans les
annales de l'histoire, ce discours du souverain fran-
çais donnera lieu à plus d'un commentaire et plus
tard même à plus d'une citation. »

« Il va sans dire qu'il n'est pas calculé pour favo-
riser certains intérêts de la Bourse. Quand une per-
sonnalité aussi distinguée que celle de l'Empereur
Napoléon prend la parole, il s'agit évidemment des
intérêts les plus graves, de ceux « de l'humanité et
de la civilisation. »

On lit dans la *Gazette Universelle allemande* :

« Le discours de l'Empereur des Français a pro-
duit ici une impression très-favorable ; c'est surtout
le paragraphe relatif à la Russie et à l'empereur
Alexandre qui a été accueilli, dans certains cercles,
avec une grande satisfaction. Tout le monde est

d'accord pour dire que dans son ensemble ce dis-
cours est fort significatif et propre à éloigner tou-
tes les craintes que l'on avait pour l'avenir. »

On lit dans le *Correspondant de Hambourg* :

« Le discours de l'Empereur des Français n'est
ni un évangile de paix, ni un manifeste belliqueux ;
c'est un simple résumé de la situation actuelle. Ce
langage est digne d'une grande puissance, placée à
la tête de la civilisation de l'Europe. »

Le *Morning-Chronicle* publie la dépêche sui-
vante :

Berlin, vendredi soir. — « Nous apprenons par
voie de Vienne que les délégués des Principautés
danubiennes ont été appelés à Constantinople. Ils
doivent proposer des modifications et présenter des
observations sur le système d'organisation adopté
par la conférence des ambassadeurs des alliés à
Constantinople. Leurs modifications seront soumi-
ses à l'examen de la conférence de Paris. »

Le ministre de la guerre a reçu de S. M. l'Em-
pereur la lettre suivante :

« Monsieur le maréchal, mon attention a été ap-
pelée sur les travaux des conseils de révision, qui
ont une si grande influence sur la bonne constitu-
tion de l'armée, et j'ai chargé le général Niel, un
de mes aides-de-camp, de faire les recherches
d'après les données qui me sont fournies par le
compte-rendu sur le recrutement de l'armée qui
m'est adressé tous les ans. »

« Il résulte de ces recherches que, lorsque le
contingent annuel était seulement de 80,000 hom-
mes, il y avait des départements riches en hommes
valides et qui, cependant, admettaient dans leur
contingent jusqu'à 9 0/0 de jeunes gens infirmes ou
trop faibles pour être admis dans les corps, c'est-à-
dire que les conseils de révision recevant un grand
nombre de jeunes gens impropres au service, et
qui, par cela même, étaient réformés au moment
de leur incorporation, sacrifiaient, dans un intérêt
de localité difficile à avouer, l'intérêt de l'armée et
celui du pays ; car, si les corps les acceptent, ils
encombrent l'armée de non-valeurs et peuplent les

hôpitaux, ou, si on les refuse, le contingent annuel
se trouve diminué, ce qui force, dans les deux cas,
le gouvernement à augmenter le chiffre du contin-
gent suivant et à rendre plus lourde la charge qui
pèse sur la population. »

« De plus, on peut compter que chacun de ces
hommes, réformé à son arrivée au corps et rentrant
dans sa famille, a coûté à l'Etat 250 francs. Le ta-
bleau annexé à cette lettre s'applique à l'année 1854,
dans laquelle le contingent a été porté à 140,000
hommes ; or, le nombre des réformés ayant été de
5,694 pour l'année 1854, le trésor aurait fait une
perte sèche de près de 1,500,000 fr. »

« Afin de prévenir le retour de semblables abus,
je désire que, dans le rapport annuel que vous me
remettez sur le recrutement de l'armée, vous fas-
siez connaître les départements qui ont eu le moins
de soldats de leurs contingents réformés par les
corps, et les départements qui en ont eu le plus.
Cette classification stimulera le zèle des préfets et
des membres des conseils de révision ; car il est clair
qu'ils mériteront d'autant plus d'éloges qu'il y aura
eu moins de réformés par les corps. »

« D'après le tableau ci-joint relevé sur le dernier
compte-rendu, pour l'année 1854, on voit des dif-
férences choquantes entre plusieurs départements.
Ainsi dans l'Orne, par exemple, le nombre des jeu-
nes gens non visités n'est que de 4 sur 100 (colonne
A) ; aussi est-on arrivé, quoique le département soit
très-pauvre en population recrutable, à avoir seule-
ment 1 réformé sur 100 (colonne B) dans le con-
tingent. Le conseil de révision a donc très-conscien-
cieusement opéré. Dans le Nord, au contraire, on a
laissé 25 jeunes gens sur 100 sans les visiter, et on a
compris un si grand nombre d'hommes faibles ou
infirmes, que le nombre des réformés s'est élevé
à un peu plus de 11 sur 100, et parmi ces réformés
se trouvent 9 remplaçants, ce qui ne peut s'excuser
à aucun point de vue. »

« Dans la Moselle, les opérations du recrutement
ont donné des résultats encore plus regrettables. Le
nombre des jeunes gens impropres au service, com-
pris dans le contingent, s'élève à plus de 14 sur 100,
et 21 remplaçants ont été admis par le conseil de

FEUILLETON

UN HÉRITAGE

(Suite.)

— Tu oublies, mon ami, reprit Édith avec douceur, que
nous possédons aujourd'hui un riche domaine dont une
large part devait appartenir à ce jeune homme. M. Fré-
déric pourrait user de ses droits avec plus de discrétion,
je le veux bien, mais à son âge, l'étourderie
n'est-elle pas excusable ? Faut-il le condamner pour une
faute involontaire ? Il est si bon pour nos enfants ! Dans
toutes nos contestations avec ses tantes, avec le major,
n'a-t-il pas toujours pris parti pour nous ? N'est-ce pas
ici le seul cœur qui nous aime, qui nous soit dévoué ?
— Belle trouvaille, ma foi, que son amitié ! riche au-
baine que son dévouement ! s'écria Franz ne se conte-
nant plus ; cette amitié me coûte cher, et je m'en passe-
rais volontiers. — Mon ami, peux-tu parler ainsi ? toi si
bon, si juste, peux-tu te montrer ingrat ? — Ne vas-tu
pas, répondit Franz en frappant du pied le parquet, me
conseiller d'aller le remercier de l'honneur qu'il veut
bien me faire en m'obligeant à payer ses plaisirs ? Eh
bien ! je ne les paierai pas ; qu'il s'arrange avec le baron,
je ne donnerai pas un kreutzer.

Et le malheureux Franz, honteux de lui-même, rou-
gissant de son emportement, craignant de laisser voir
la plaie de son cœur, qu'Édith venait encore d'enveni-

mer par son insistance à défendre Frédéric, quitta la
place et se retira dans sa chambre. Demeurée seule,
Édith repassa dans sa mémoire toutes les paroles qu'elle
venait d'entendre, et ne put s'empêcher de trouver
l'humeur de son mari quelque peu ridicule. Tant de
bruit pour quelques milliers de florins ? Muller serait-il
devenu avare ? Elle ne devinait pas de quels sentiments
Franz était agité ; elle n'apercevait pas la jalousie ca-
chée sous la colère. Comme elle était sans reproche, elle
ne pouvait pas supposer dans l'âme de son mari une in-
quiétude que rien ne justifiait. Tandis qu'Édith l'accu-
sait d'avarice, Muller, enfermé dans sa chambre, don-
nait un libre cours aux passions tumultueuses qui grou-
daient dans son sein.

— Ils ne se verront plus, disait-il en se promenant
comme un lion dans sa cage. Lui, je le chasserai de
chez moi ; elle, je l'empêcherai de franchir le seuil de sa
porte. Ah ! s'ils espèrent trouver en moi un mari com-
plaisant, ils s'abusent, ils se trompent. Ils ne savent pas
ce qu'il y a de violence au fond de ce cœur outragé. Oui,
je le chasserai ; oui, je l'enfermerai ; malheur à lui !
malheur à elle !

Puis, s'arrêtant tout-à-coup, il se jeta dans un fau-
teuil, cacha sa tête entre ses mains, fondit en larmes et
éclata en sanglots. La réflexion le calma. Édith était aussi
chaste que belle ; le congé de Frédéric était près d'ex-
pirer ; son régiment s'éloignerait d'Hildeheim. Le neu-

vième mois s'achevait ; dans quelques jours, il retourne-
raient à Munich près de Spiegel.

Dès lors Franz s'occupa des préparatifs de son départ.
Il prit tous les comptes de son intendant, de ses fer-
miers, et vérifia par lui-même le chiffre de ses dépenses
et de ses revenus. Quoique Muller eût prévu depuis
longtemps que la première année de son séjour à Hilde-
heim serait nécessairement très onéreuse, il ne put cepen-
dant se défendre d'un mouvement de surprise et
d'effroi en voyant le résultat de cette double vérifica-
tion. Après l'apurement de tous ses comptes, il lui restait
mille florins. Depuis son arrivée au château, il avait
toujours vécu presque aussi modestement qu'à Munich ;
le capital constitué au profit d'Isaac Bildmann, les pen-
sions payées au major, à Frédéric, aux demoiselles de
Stolzenfels, les réparations faites au château, le monu-
ment élevé à la mémoire du comte Sigismond, représen-
taient à peine la moitié des dépenses ; tout le reste avait
été dévoré en frais de justice et de succession. De toute
cette richesse, Muller n'emporterait qu'un millier de
florins, de quoi faire son voyage. Il fit appeler maître
Wolfgang et lui défendit de la façon la plus formelle
d'entamer en son absence aucun nouveau procès. Vaine-
ment maître Wolfgang remit sur le tapis cette fameuse
demande reconventionnelle dont il attendait merveille,
Muller ne voulut rien entendre et se montra inexorable.

La veille du jour fixé pour le départ, tandis que Mul-

révision, quoique atteints d'infirmités qui les ont fait réformer quelques jours plus tard à leur arrivée au corps.

» Enfin, d'après le tableau ci-joint, ce sont les départements de l'Allier, de la Creuse, de l'Orne, de Saône-et-Loire et de la Haute-Vienne où les opérations se sont le mieux faites, et c'est le contraire qui a eu lieu dans les départements de la Gironde, de l'Hérault, de la Moselle, du Nord et de Seine-et-Oise.

» Je vous prie de faire insérer au *Moniteur* cette lettre et le tableau ci-annexé, afin que les préfets soient avertis que dorénavant je donnerai une attention toute particulière au rapport que vous me ferez tous les ans sur les opérations de chaque conseil de révision.

» Sur ce, Monsieur le Maréchal, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Ecrit au palais des Tuileries, le 7 mars 1856.

» NAPOLÉON. »

Le tableau, joint à la lettre de l'Empereur, se résume ainsi :

Inscrits sur les listes de tirage	301,927
Contingent	140,000
Jeunes gens visités	255,740
— non visités	46,217
Proportion sur 100 des visités aux inscrits	4 à 25
Nombre des réformés à l'arrivée au corps, servant pour leur compte	5,495
Remplaçants	199
Proportion sur 100 des réformés au contingent	0.98 à 14.26

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Marseille, samedi 8 mars. — « L'*Alexandre* apporte des nouvelles de Constantinople du 28 février.

» La frégate *Radetzki* avait amené le colonel autrichien porteur des propositions relatives aux Principautés.

» Les patriarches ont été convoqués par le Divan qui leur a enjoint d'exécuter immédiatement la réforme. Le Ministre des finances a fait un appel aux négociants pour parer à la crise actuelle. Le Danube étant rouvert, le *Lloyd* a repris la navigation à vapeur. Omer-Pacha, arrivé à Trébizonde, va repartir pour Constantinople pour rendre compte de sa conduite. La *Presse* dit que la conduite du baron Tecco a été pleinement approuvée à Turin. Le Sultan a décoré de l'ordre de Medjidié le ministre sarde M. Cibrario et l'amiral Albini.

» Les travaux de baraquement des alliés continuent sur les deux voies de Constantinople. Les Anglais étudient un campement en Asie. » — Havas.

Berlin, samedi 8 mars. — « Le bruit court que M. de Manteuffel est sur le point de partir pour Paris.

» La *Gazette de la Croix* annonce, mais sans le garantir, que le prince Pierre d'Oldembourg est nommé gouverneur des provinces russes de la Baltique.

» M^r Pryliski, archevêque de Pesen, est nommé prélat de la maison du Saint-Père. »

Berlin, vendredi 7 mars. — Le journal officiel constate l'ouverture sans limites de la Russie en-

tière pour les voyageurs prussiens. Le duc Georges et la grande-duchesse Catherine sont partis pour Neustrelitz. Les dernières nouvelles de Saint-Petersbourg apprennent que le prisonnier de guerre, général Williams, avait quitté Tiflis bien portant. — Havas.

EXTÉRIEUR.

PRUSSE. — On nous écrit de Berlin, le 6 mars : « Le prince Frédéric Guillaume, fils unique du prince de Prusse et héritier présomptif de la couronne, fera de nouveau un voyage en Angleterre au mois de mai prochain et y restera quelque temps. On pense que les projets d'alliance entre notre famille royale et la famille royale d'Angleterre, projets formés depuis longtemps, se réaliseront à cette occasion.

» Le prince Hohenzollern, prélat de Saint-Père, qui est arrivé ici il y a quelques jours, de Rome, pour baptiser le fils de son frère, le duc de Ratibor, profitera de cette occasion pour consacrer, en grande pompe, l'Eglise catholique nouvellement construite ici. Le prince évêque de Breslau viendra également à Berlin pour cette cérémonie. » — Havas.

RUSSIE. — On nous mande de Saint-Petersbourg, le 2 mars :

« Il n'a pas été question, jusqu'ici, d'une fête pour l'anniversaire de l'avènement de l'Empereur actuel. Il ne serait pas convenable, en effet, de célébrer en même temps un service funèbre et la fête de l'avènement et on réserve cette dernière pour le couronnement qui, sans doute, ne se fera pas longtemps attendre.

» D'après les rapports qui arrivent successivement, les Druschines de la seconde levée de la milice étaient déjà prêtes à se mettre en marche, à la fin de janvier, et elles étaient rendues, pour la plupart, dans les chefs-lieux de gouvernement où elles devaient se réunir. Les nouvelles de paix n'avaient en rien modifié la réception enthousiaste que leur avaient faite les autorités et le clergé. » — Havas.

ESPAGNE. — Nos correspondances de Madrid annoncent, sous la date du 4 mars, que quelques députés de la gauche et de la montagne travaillent activement à opérer une fusion entre ces deux fractions de la chambre qui, réunies, constitueraient une opposition nombreuse. — Havas.

— « Madrid, samedi 8 mars.

» La compagnie du Grand-Central a obtenu aujourd'hui l'adjudication du chemin de fer de Madrid à Sarragosse, moyennant une subvention de 50,000 fr. par kilomètre. Cette même compagnie, conjointement avec la maison Rothschild, a acheté de M. Salamanca le chemin de fer d'Alicante à Madrid. Ces deux lignes formeront ainsi une seule ligne centrale, du midi au nord de l'Espagne.

» Le gouvernement a présenté de nouveaux tarifs de douane, favorables à l'industrie catalane. » — Havas.

AMÉRIQUE. — Si la nouvelle qui suit n'est pas exagérée, l'empereur Souloque est définitivement vaincu, et l'on peut regarder comme terminée la guerre entre les Dominicains et les Haïtiens. On lit dans le *Herald* :

« Le paquebot dominicain *Peligrina*, arrivé à Saint-Thomas, a apporté des détails sur une nouvelle bataille entre les Dominicains et les Haïtiens. Il paraît que le 24 février, à cinq heures du matin, les troupes dominicaines se déployant en colonnes, ont attaqué les Haïtiens sur les deux flancs, et elles ont continué leur feu avec une ardeur extrême.

» Pour échapper à ce feu qui les fondroyait, les Haïtiens ont fait des efforts désespérés, ce qui ne les a pas empêchés d'être mis en déroute complète de tous côtés. A huit heures du soir, le champ de bataille, jonché de cadavres, annonçait à la nation dominicaine que sa liberté et son indépendance étaient assurées. Deux pièces d'artillerie de gros calibre, beaucoup de drapeaux de l'empire haïtien, de grandes quantités de fusils, des caisses de munitions de guerre, des bagages, 63 prisonniers, sont les trophées de cette victoire. Dans la nuit du 25, la ville de Santiago était parfaitement tranquille. A onze heures du soir, on sonnait les cloches en ville et les tambours battaient aux champs pour annoncer aux habitants de Santiago la victoire remportée sur l'ennemi. Aussitôt toute la ville a été sur pied, le commandant de la place est sorti avec un nombreux état-major, et, de tous points, on entendait retentir dans les airs, ces acclamations *Viva la republicain dominicaine ! Honneur au brave peuple de Cibao ! Vive le général libérateur !* Cette nouvelle a été publiée avec solennité en ville. Pendant toute la nuit, on ne faisait que se féliciter de cet événement.

» Le 27, un *Te Deum*, doit être chanté en actions de grâces de la victoire remportée par l'armée dominicaine. »

FAITS DIVERS.

Un artificier, qui a fait de profondes études sur son art, propose, pour nos fêtes publiques et nationales, un curieux moyen de les faire connaître au loin et même à des distances considérables. A l'aide d'un aérostat, et par des procédés qui lui sont connus, il peut obtenir, à une incommensurable hauteur, dans les airs, des détonations aussi éclatantes, aussi continues que celles produites sur terre par l'artillerie. Si ce projet est réalisable, ce serait certes un des plus curieux intermèdes que l'on pût offrir pendant les réjouissances publiques d'une capitale ou d'une grande cité. — Havas.

— Dans une récente communication, adressée à la Société impériale de géographie, un missionnaire, qui parcourt depuis longtemps l'Afrique, fait connaître qu'il avait découvert, sous l'équateur, une mer de quelques centaines de lieues d'étendue, et qui n'avait, jusqu'à ce jour, été indiquée dans aucun ouvrage, sur aucune carte. Le patient voyageur a même pu tracer un dessin à peu près exact de cette immense étendue d'eau, qui pourra permettre bien des tentatives, lorsqu'il sera possible d'arriver jusqu'à ses bords inhospitaliers. — Havas.

— Nous lisons dans l'*Auxiliaire Breton* :

« M^r Saint-Marc va sous peu déposer dans le chœur de son église cathédrale une précieuse offrande qui lui a été faite par un de nos plus braves généraux de Crimée, un enfant de Rennes, dont il est une des gloires, M. d'Allonville.

» Cette offrande, précieuse à plus d'un titre, con-

ler donnait à Wurm ses derniers ordres pour les travaux à exécuter pendant son absence, Édith était descendue au parc, et se promenait seule et rêveuse. Elle se réjouissait de retourner à Munich, de revoir sa petite maison, de retrouver l'amitié de Spiegel, et pourtant elle ne songeait pas sans regret à l'heure du départ. Elle interrogeait son cœur, et son cœur, confus et troublé, ne répondait pas. C'était le soir ; de rares lumières brillaient aux vitres du château ; les allées du parc étaient sombres et désertes ; le rossignol chantait à plein gosier sous la feuillée ; l'air était imprégné de parfums enivrants, et la jeune femme s'abandonnait sans défiance au charme de sa rêverie. Au fond d'une avenue, à la place même où ils s'étaient vus pour la première fois, elle rencontra Frédéric.

— Vous partez, Madame, vous partez demain, dit Frédéric d'une voix émue ; c'est demain que vous retournerez à Munich, et vous ne reviendrez pas avant trois mois. Dans trois mois, je ne serai plus ici, et mon régiment sera peut-être à cent lieues d'Hildesheim. Loin de vous, que vais-je devenir ? Je m'étais fait de votre présence une si douce habitude ! Je vous chercherai partout, je sens que vous emportez avec vous ma vie tout entière. — Si je prenais au sérieux toutes vos paroles, vous me donneriez de la vanité, répondit Édith embarrassée et s'efforçant de paraître indifférente. Vous penserez quelquefois à nous, à nos entretiens, à nos pro-

menades ; croyez bien que de notre côté nous ne les oublierons pas. Soyez sûr aussi que le temps adoucira vos regrets, vous comprendrez bientôt que nous tenons dans votre existence une place beaucoup moins grande que vous ne semblez le croire à cette heure. — Mes regrets, Madame, seraient éternels, si je ne devais plus vous revoir, car j'ai passé près de vous les meilleurs, les plus beaux jours de ma jeunesse. — C'est à nous, Monsieur, reprit Édith de plus en plus troublée, de vous remercier de votre affection, de votre dévouement. Nous ne nous rappellerons jamais sans un sentiment de profonde reconnaissance avec quel empressement vous avez pris notre parti dans toutes nos contestations avec vos tantes, avec le major. Vous étiez seul ici à nous aimer, et nous ne l'oublierons pas. — C'est pour moi, Madame, pour moi seul que la reconnaissance est un devoir. Si vous saviez quelle était ma vie avant de vous connaître ! si vous saviez quel changement s'est opéré en moi depuis que je vous ai vue ! — Ne voudriez-vous pas, répondit la jeune femme en souriant, me faire croire que j'ai accompli un miracle ? — Vous raillez, Madame, et pourtant vous dites vrai. C'est bien un miracle en effet que vous avez accompli sans le savoir, sans le vouloir, sans vous en douter. Depuis que je vous ai vue, je ne me reconnais plus. — Quelle était donc la vie que vous meniez avant de m'avoir vue ? repartit avec une gaieté forcée Édith qui essayait vainement de changer le cours

de l'entretien. — Oh ! Madame, une vie affreuse. Je n'y pense pas sans un sentiment d'épouvante. — Et c'est moi, moi qui, sans vous gronder, vous ai corrigé ? Vraiment, je ne me savais pas si habile. — Aviez-vous besoin de me gronder pour me corriger ? Pour devenir meilleur, pour sortir de l'abîme où j'étais tombé, pour apprendre à aimer toutes les choses grandes et saintes, ne suffisait-il pas de vous voir et de vous entendre ? Je vous voyais, je vous écoutais ; chaque jour, à toute heure, je pouvais lire dans votre cœur. Quelles réprimandes plus sévères pouviez-vous m'adresser. Quelle leçon plus éloquente pouviez-vous me donner ? Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir comment j'ai vécu jusqu'au jour où Dieu vous a envoyée sur mon chemin. Je vous le dirais, que vous ne pourriez le comprendre. Vous m'êtes apparue comme un ange sur le seuil de l'enfer et dès lors, en moi, autour de moi, tout a été changé comme par enchantement.

Édith effrayée voulait se retirer ; Frédéric la retint avec l'autorité, avec l'ascendant que donne toute passion sincère.

— Vous m'entendez, Madame, poursuivit-il ; vous devez m'entendre. Vous partez demain ; qui sait quand je vous reverrai ? Je vous aime, n'ai-je pas acheté par des mois de silence le droit de vous le dire ? Je vous aime : vous avez rajeuni, renouvelé mon cœur. Laissez-

siste en deux bannières provenant de l'église principale de Sébastopol. Ces bannières, que nous avons vues avec un bien vif intérêt chez M. Rayer-Coustic, place Saint-Sauveur, auquel Mgr en a confié la restauration, ont la forme de l'oriflamme. Elles sont en drap rouge et se composent d'un corps sur lequel, des deux côtés, sont des médaillons peints représentant l'Annonciation, le Baptême de N. S., la Résurrection du Sauveur, et enfin deux popes, dont l'un appartient, croit-on, à la catégorie des prêtres grecs qui se marient, et l'autre à celle qui ne peut contracter mariage. — Des anges en or, moins les figures, les pieds et les mains, servent de supports à ces médaillons, dont la peinture, sans être irréprochable, a de bonnes parties, surtout dans le dernier de ces motifs.

» Du corps principal descendent trois flammes ou découpures brodées de franges d'or et chargées de croix grecques, d'anges et de motifs, tous en or. — Ce qu'il y a de remarquable dans ce travail, c'est que l'or et les peintures sont directement appliqués sur le drap. Ces oriflammes peuvent avoir 2 mètres 50 de hauteur.

» Monseigneur, si nous sommes bien informés, les fera surmonter d'une croix grecque, réparer complètement, et en ornara le chœur de sa cathédrale. Ainsi, les beaux et précieux trophées qui lui étaient destinés par le général d'Allouville deviendront en quelque sorte, pour la ville de Rennes, la propriété de tous.

» Notre cité a largement payé, par le sang des plus nobles de ses enfants, le droit de s'enorgueillir d'un des plus rares monuments que la guerre de Crimée, cette lutte à jamais immortelle, aura légués à la France.

— On nous écrit de Corné, 5 mars 1856 :

Hier, dans l'après-midi, un jeune bœuf furieux traversait la commune de Corné, et répandait partout l'épouvante sur son passage. En arrivant dans le bourg, il renverse une jeune fille qui reçoit plusieurs blessures; plus loin, dans la rue des Moulins, il se précipite sur un veillard aveugle et sourd, et le foule aux pieds; ce malheureux est mort aujourd'hui des suites de ses blessures; proche le cimetière, un autre veillard, occupé aux chemins, se range contre un mur pour éviter cette bête furieuse, il n'en est pas moins atteint d'un violent coup de corne à l'épaule et jeté à terre; à la Croix-de-Montailis, c'est un homme vigoureux qui veut lui barrer le passage, il est aussitôt renversé comme les autres; alors c'est un sauve qui peut général.

Arrivé au bois d'Épinard, cet animal s'arrête dans un champ à une centaine de mètres de la route départementale, n° 4. Passait à cet instant, le sieur Roujou (Jean), hongreur à Corné; cet homme, ne consultant que son dévouement et son courage habituel, prend une corde, cueille quelques nœuds et s'approche du bœuf pour l'attacher; à peine ce dernier l'a-t-il aperçu qu'il court sur lui, la tête couverte d'écume; Roujou à la présence d'esprit de se jeter à terre et ne reçoit aucun mal; il se relève, ne s'effraye pas, veut encore saisir le bœuf qui prend sa course du côté de Mazé. Entré dans les prés de Montrevault, il y voit un cultivateur, fond sur lui, le jette en l'air avec ses cornes et l'étend plus mort que vivant sur le sol. L'intrépide Roujou était toujours à sa poursuite; effrayé des

malheurs qui vont arriver, il se procure un fusil, puis se dirige avec précaution sur son dangereux adversaire. A une faible distance, il ajuste, lâche la détente et la capsule seulement part; il allait être victime de son dévouement, mais il a le temps de lâcher presque à bout portant un second coup dans la tête du bœuf furieux, qui est tout étonné, et s'accule dans un fossé. Roujou ne perd pas une minute, jette son arme, se précipite sur lui, le saisit par les cornes en appelant au secours, et bientôt, avec l'aide de plusieurs personnes, il en est tout-à-fait maître, et l'emmène chez lui, bien attaché.

Ce bœuf appartient au nommé Pierre Bachelot, fermier à Villeveque; il est parti lundi matin et n'a fait de mal, paraît-il, que sur les communes de Corné et de Mazé. Son maître est venu le chercher aujourd'hui.

La conduite de Roujou lui fait le plus grand honneur et est bien digne d'éloges et de récompense.

(Journal de Maine-et-Loire.)

— On vient, dit le *Courrier de Fécamp*, de découvrir, entre Saint-Valery-en-Caux et Veules, un nouveau banc d'huîtres dont l'origine est assez curieuse.

Il y a trente ans environ, dit le *Courrier de Fécamp*, un navire portant de Saint-Vaast à Dieppe une cargaison d'huîtres, fit naufrage devant Saint-Valery. Le chargement se trouva bien du fond où le hasard l'avait déposé et il multiplia si promptement que, dix ans après (en 1835, si nous ne nous trompons), il avait formé un banc d'une assez grande richesse pour tenter nos voisins d'outre-Manche. Un grand nombre de bateaux anglais vinrent exploiter cette huîtrière, dont ils portaient les produits sur les côtes de la Grande-Bretagne, dans l'espoir de créer là un dépôt qui pût alimenter la consommation de ce pays. Cette tentative ne donna aucun résultat, mais elle ruina, dès son début, un banc qui aurait été une précieuse ressource pour nos marins.

Cette huîtrière draguée lorsqu'elle était à peine faite, que l'on regardait comme détruite, s'est repeuplée à l'aide d'un petit nombre d'individus, échappés aux engins destructeurs; elle est aujourd'hui plus belle que jamais. Une barque de Saint-Valery, qui en a commencé l'exploitation, a déjà apporté dans notre port le produit de cinq démarrages.

Le banc, sur lequel nous n'avons encore que des renseignements incomplets, s'étend entre Saint-Valery et Veules; il se trouve à deux milles de la côte par une profondeur de douze à quinze brasses; il est placé, selon les sondages exécutés en 1840 et 1841 par M. Le Saunier de Vauhello, sur un fond de sable et gravier qui semble convenir d'une façon remarquable aux mollusques qui s'y sont fixés. Il présente cependant des parties faibles qui pourront facilement être garnies au mois d'avril prochain si l'administration de la marine y fait jeter une quantité suffisante de grosses huîtres qui y déposeront leur frai.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Dans la soirée de vendredi S. A. I. le prince Jérôme a été pris d'une fluxion de poitrine qui s'est déclarée avec des symptômes alarmants, mais qui,

heureusement, n'ont pas tardé à disparaître.

Dimanche, 7 heures du soir. — Les signes fournis par l'auscultation de la poitrine sont favorables. Le mieux continue. — Havas.

Le *Courrier de Marseille*, du 9, nous apprend que les nouvelles du théâtre de la guerre apportées par le paquebot *Alexandre*, sont à peu près dénuées d'intérêt. Notre armée souffrait depuis quelques jours d'un froid excessif. Il va sans dire que l'ouverture des conférences était à peine connue à Constantinople, au moment du départ de l'*Alexandre*. — 28 février.

« Hambourg, dimanche 9 mars. — Une crise commerciale a éclaté en Norvège. On assurait ici, à la Bourse, que, dans la seule ville de Bergen, vingt-deux maisons avaient suspendu leurs paiements. » — Havas.

CHRONIQUE LOCALE.

Deux escadrons du 2^e hussards, venant de Poitiers, allant à Angers, passeront en notre ville le 20, et feront séjour.

Deux escadrons du 2^e lanciers, venant d'Angers, se rendant à Tours, passeront le 24. P. GODET.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE.

Tirage du 22 Mars 1856.

Il ne faut pas que les brillantes espérances qu'ont fait concevoir pour le Crédit foncier les projets conçus par le gouvernement détournent le public de l'attention que méritent ses opérations courantes.

Nous croyons donc devoir rappeler que le 13^e tirage des obligations foncières, comprenant 170,000 fr. de lots, aura lieu le 22 mars prochain. Les personnes qui auront souscrit des obligations 4% avant le 15 mars prochain, participeront aux chances de ce tirage.

La souscription est ouverte à Paris au siège de la société, 19, rue Neuve des Capucins, et dans les départements chez MM. les Receveurs généraux et particuliers des finances.

Marché de Saumur du 8 Mars.

Froment (hec. de 77 k.)	29 66	Graine de luzerne.	65
2 ^e qualité, de 74 k.	28 50	— de colza	—
Seigle	20	— de lin	50
Orge	14 80	Amandes en coques	—
Avoine (entrée)	9 75	(l'hectolitre)	—
Fèves	14 40	— cassées (50 k.)	80
Pois blancs	19 20	Vin rouge des Cot.,	—
— rouges	17 60	compris le fût,	—
— verts	—	1 ^{re} choix 1853.	120
Cire jaune (30 kil.)	160	— 2 ^e —	100
Huile de noix ordin.	80	— 3 ^e —	90
— de chenevis	55	— de Chinon	110
— de lin	60	— de Bourgueil	120
Paille hors barrière.	47	Vin blanc des Cot.,	—
Foin 1853. id	66	1 ^{re} qualité 1853	120
Luzerne	60	— 2 ^e —	80
Graine de trèfle	75	— 3 ^e —	60

P. GODET, propriétaire-gérant.

moi vous parler, laissez-moi vous bénir pour tout le bien que vous m'avez fait. Vous m'avez entr'ouvert le ciel, vous avez frayé à mes pas des sentiers embaumés. Avant de vous connaître, j'étais indigne de vous; vous m'avez regardé et je me suis élevé jusqu'à vous. Charme tout-puissant de la chaste et pure beauté! Je vous aime, et vous aimer suffit à mon bonheur; je ne demande rien de plus. Pourquoi trembler? pourquoi vous alarmer de cet aveu? Ne partez-vous pas? n'est-ce pas l'heure des adieux? qu'y a-t-il d'offensant pour vous dans les paroles que je vous dis? Vous reviendrez; dites, ah! dites-moi que vous me permettrez de revenir aussi; je ne demande qu'à vous voir, à vous admirer en silence. Jamais vous ne surprendrez dans mes yeux un regard qui puisse vous effaroucher, sur mes lèvres un mot qui puisse troubler la sérénité de vos jours; mais je vous verrai, mais je vous entendrai, et je serai heureux, et je vous bénirai, et vous, Madame, qui avez sauvé mon âme, vous jouirez en paix de votre œuvre et me souffrirez près de vous sans colère.

Plus pâle que la lune qui montait sur la cime des peupliers, plus tremblante que les feuilles qu'agitait la brise du soir, Édith essayait vainement de retirer ses mains des mains de Frédéric. Enfin, par un suprême effort, elle réussit à se dégager de cette étreinte passionnée, et, pour toute réponse, elle s'enfuit comme une gazelle qui emporte à son flanc le trait du chasseur.

XI.

Le voyage d'Hildesheim à Munich ne ressemblait guère au voyage de Munich à Hildesheim. Neuf mois auparavant, Edith et Muller partaient le cœur joyeux, l'esprit léger, pleins de foi dans l'avenir, de gratitude pour le bienfaiteur inespéré qui leur avait donné la richesse; ils se promettaient de beaux jours, ils rêvaient pour leurs enfants toutes les joies de l'orgueil, et maintenant qu'étaient devenus tous ces rêves, tous ces projets, toutes ces espérances? Edith et Muller, n'osant se confier les sentiments qui les agitaient, gardaient un silence prudent et veillaient même sur leurs regards, tant ils craignaient de laisser deviner leurs secrètes pensées. La campagne était dans sa magnificence, la nature rajeunie souriait et invitait à la joie; mais toutes les beautés du paysage étaient perdues pour Muller. La splendeur du printemps ne disait rien à son cœur attristé. Franz voyait partout le spectre hideux de maître Wolfgang se dresser devant lui. Il entendait sa voix nazillarde et ses conseils insidieux. Vainement les plus riches vallées s'ouvraient devant lui; vainement les vergers, disposés en amphithéâtre sur les collines, se paraient de verdure et de fleurs, Franz demeurait absorbé tout entier dans le souvenir d'Hildesheim. Edith, de son côté, n'était ni moins préoccupée, ni moins inquiète. Elle n'avait pas entendu, sans une profonde émotion l'aveu de la passion qu'elle avait inspirée. Elle s'interrogeait avec effroi et se

demandait si elle n'avait pas encouragé cet aveu par quelque mot imprudent, par quelque signe d'affection trop familier. Elle avait beau consulter sa mémoire, elle ne découvrait rien qui lui donnât le droit de s'accuser elle-même. Alors elle essayait de reporter toute sa sévérité, toute sa colère sur Frédéric; mais les paroles brûlantes qu'il avait prononcées la veille du départ trouvaient dans le cœur d'Edith un écho trop indulgent pour être condamnées. Edith se sentait troublée, et, forcée de renfermer en elle-même les doutes, les inquiétudes de sa conscience, elle trouvait dans la contrainte même qu'elle s'imposait un nouveau tourment. Muller l'observait avec une attention défiante. Il apercevait dans la tristesse, dans le silence obstiné de sa femme, un regret coupable qui s'adressait à Frédéric. Il s'encourageait dans cette croyance pour excuser à ses propres yeux la jalousie qui le dévorait et n'osait pourtant questionner Edith, craignant de changer ses soupçons en certitude. Les enfants seuls se réjouissaient à la pensée de revoir Spiegel et de jouer avec leur bon ami.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 8 MARS.

3 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 72 10.
4 1/2 p. 0/0 baisse 25 cent. — Fermé à 93 50.
BOURSE DU 10 MARS.
3 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 71 60.
4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 93 75.

Etude de M^e COULBAULT, avoué à Saumur, rue du Marché-Noir.

D'un jugement du Tribunal civil de première instance de Saumur, en date du 26 février 1856, enregistré, rendu contradictoirement :

Entre : Dame Céleste Marquis, veuve en premières noces du sieur Urbain Perrochon, et épouse en secondes noces du sieur Pierre Saucède, boulanger, avec lequel elle demeure à Saumur, quartier de la Croix-Verte; d'une part;

Et 1^o ledit sieur Saucède sus-nommé, et 2^o M. Kernéis, teneur de livres, demeurant à Saumur, au nom et comme syndic de la faillite de ce dernier; d'autre part;

Il appert que ladite dame Saucède a été déclarée séparée de biens d'avec son dit mari.

Pour extrait, certifié sincère et véritable par moi, avoué de la dame Saucède, soussigné, le 10 mars 1856.

(165) COULBAULT.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Après décès.

Le jeudi 13 mars 1856, à midi, et jours suivants, s'il y a lieu, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri Plé, commissaire-priseur à Saumur, en la maison où est décédée demoiselle Ernestine Diet, ouvrière, sise à Saumur, carrefour du Puits Neuf, à la vente publique aux enchères du mobilier dépendant de sa succession, à la requête de M. Boulard, brigadier de gendarmerie en retraite, demeurant à Nantes, et autres.

Il sera vendu :

Lits, couettes, matelas, draps, serviettes, nappes, fil, rideaux, couvertures, effets, armoire, commode, buffet, glaces, pendules, tables, batterie de cuisine, etc.

On paiera comptant, plus 5 p. %.

A VENDRE

Trois jeunes et superbes COQS, de l'espèce cochinchinoise.

S'adresser, pour les renseignements, à M. SERGÉ, de l'hôtel de Londres, à Saumur. (167)

Tribunal de Commerce de Saumur.

FAILLITE BRETON-BATAILLON.

Les créanciers de la faillite du sieur Jean Breton-Bataillon, marchand, demeurant à Saumur, quartier des Ponts, sont prévenus de nouveau, conformément aux dispositions de l'article 193 du Code de commerce, que la vérification des créances de ladite faillite, aura lieu le lundi 17 mars prochain, à huit heures précises du matin, en la chambre du conseil du Tribunal de commerce.

Le Greffier du Tribunal,
(168) A. DUDOUET.

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE OU A LOUER

UNE MAISON,

A Saumur, rue Royale,

Présentement occupée par M. Leffet-Guillemet, peintre.

S'adresser audit notaire. (577)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE OU A LOUER

MAISON NEUVE,

Rue de la Basse-Ile, appartenant à M. Ossant.

S'adresser audit notaire. (589)

Cabinet de M. PLUMEREAU, à Tours, rue Descartes, n^o 1.

A CÉDER

Très-bon fonds de commerce faisant l'ÉPICERIE en gros et les LIQUIDES. Affaires 300,000 francs.

S'adresser à M. PLUMEREAU. (138)

SIMON, cordonnier,

Place de la Bilange,

A l'honneur de prévenir le public qu'il arrive de Paris avec un assortiment complet de chaussures d'été pour dames et enfants, à des prix très-mo-dérés. (161)

USINE HYDRAULIQUE DE NOISIEL-SUR-MARNE.

MÉDAILLES D'OR ET D'ARGENT.

AVIS.

Le succès du *Chocolat Menier* suit toujours une marche ascendante. La fabrication loyale et très-soignée de ce produit, ses qualités alimentaires spéciales, le font rechercher autant par les malades que par les vrais amateurs de Chocolat. Cette préférence est bien légitimement due à la *maison Menier*, qui l'emporte sur toute autre fabrique par sa longue expérience et par une habileté bien reconnue à perfectionner les produits qu'elle livre au public.

Pour éviter les pièges de la contrefaçon, il faut n'avoir confiance qu'aux tablettes portant le nom *Menier*, lisiblement écrit sur une étiquette à quatre médailles. (169)

PERLES D'ÉTHÉR DU DR CLERTAN.

MENTION HONORABLE, EXPOSITION 1855. — Ce nouveau moyen d'administrer l'Éther est approuvé par l'Académie impériale de Médecine.

En portant l'Éther directement dans l'estomac, sans qu'il se volatilise, les perles agissent avec une grande efficacité contre les migraines, les crampes d'estomac, les spasmes, et toutes les maladies provenant d'une surexcitation nerveuse. — Une instruction est jointe à chaque flacon. — Dépôts à Paris, rue Caumartin, 45; à Angers, chez M. MENIÈRE, ph.; Beaufort, Moussu, ph.; Châlons-sur-Loire, Guy, ph.; Châteauneuf-sur-Sarthe, Hossard, ph.; Cholet, Bontemps, ph.; Saumur, Brière, ph.; Saint-Florent-le-Vieil, MAUSSON, ph.; Doné-la-Fontaine, PELTIER, ph. (24)

A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine, La MAISON occupée par M^{me} GRÉARD, rue Saint-Jean. S'adresser à M. GALLEAU fils.

A VENDRE

En détail,

LA BELLE FUTAIE

DU CHATEAU DE BOUMOIS, Près St-Martin-de-la-Place.

500 chênes propres à la charpente et au charonnage;

Et une quantité de bois de corde, frènes, ormeaux, chênes et cotrets.

S'adresser à M. BINEAU, marchand de bois, au Pont-Fouchard. (118)

M. GRÉARD quitte son magasin de la rue Saint-Jean pour agrandissement de commerce en cette ville. (622)

POMMADE DES CHATELAINES

OU L'HYGIÈNE DU MOYEN-ÂGE.

Cette pommade est composée de plantes hygiéniques à base tonique. Découvert dans un manuscrit par CHALMIN, ce remède infailible était employé par nos belles châtelaines du moyen-âge, pour conserver, jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs cheveux d'une beauté remarquable. — Ce produit active avec vigueur la crue des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et les empêche de blanchir en s'en servant journellement.

Composée par CHALMIN, à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — Dépôt à Saumur, chez M. Eugène PISSOT, et chez M. BALZEAU, parfumeurs, rue St-Jean. — PRIX DU POT : 5 FR. (286)

VIN ANTI-GOUTTEUX

et ANTI-RHUMATISMAL,

(de colchique du Codex), de A. d'ANDURAN, médecin-pharmacien, avec lequel l'auteur s'est guéri d'un rhumatisme goutteux. Ce remède, admis à l'Exposition universelle de 1855, arrête de suite l'accès et guérit radicalement les affections goutteuses nouvelles; dans les anciennes il en éloigne de plus en plus les accès et les rend très-benins. — Prix du flacon et du mémoire : 10 fr. — Dépôt chez M. PERRIAU, ph. à Saumur. (36)

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

MINES D'AIX-LA-CHAPELLE

CONCESSION DE 4,200 HECTARES

DE HOUILLE, ZINC, PLOMB, CUIVRE, MINÉRAI ET PYRITES DE FER.

Société créée par acte passé devant M^e BAUDIER, notaire à Paris.

Capital : 4,500,000 fr., divisé en 45,000 actions de 100 fr. au porteur; 28,000 actions sont placées; la Société est constituée; les Mines sont en exploitation; des produits immédiats sont assurés aux actionnaires; 17,000 actions restent à souscrire;

Versement : 50 fr. par action en souscrivant.

Les actions ont droit : 1^o à 5 pour cent d'intérêts payable par semestre les 1^{er} mars et 1^{er} septembre; 2^o à 90 pour cent dans les bénéfices; 3^o à tout l'actif social.

L'objet de la Société est l'exploitation en grand des Mines d'Aix-la-Chapelle. Leur richesse est un fait de notoriété publique. Les gérants et les hommes spéciaux comptent qu'elles donneront des résultats analogues à ceux obtenus à la *Vieille-Montagne*. Leur situation limitrophe de cette mine puissante, sur quatre lignes de chemins de fer et au milieu de nombreuses usines leur assure un avenir immense.

CONSEIL DE SURVEILLANCE :

MM. Ch.-Edward DAHMEN, maire d'Aix-la-Chapelle, consul de Bavière.
FERRY, ingénieur, professeur de métallurgie à l'École des Arts et Manufactures de France.
Martin SOMMER, directeur du chemin de fer d'Aix-la-Chapelle, à Maëstrich.
Gust. LOUSTEAU, ingénieur, chef du matériel du chemin de fer du Nord, à Paris.

MM. GARDEUR-LEBRUN, insp^r des Ecoles impériales des Arts et Métiers, anc. directeur d'usines métallurgiques, membre du Jury de l'Exposition universelle.
DOLLIN DU FRESNEL, anc. maître de forges.
Alexandre MATHÉ HESCH, propriétaire de mines.
Auguste BOCKAIRY, anc. négociant, à Paris.

DIRECTEURS-GÉRANTS : MM. Pierre BEISSEL et J.-B. HURVOY, anc. maître de forges.

INGÉNIEUR : M. HUPPERTZ, ingénieur royal des mines en Prusse.

Les souscriptions sont reçues : à Paris, chez M. PAUL POICTEVIN, banquier, 4, boulevard des Italiens, où l'on trouve le plan des concessions, les rapports des ingénieurs, les statuts de la Société et les échantillons de la houille et des Minerais; et, à Aix-la-Chapelle, chez M. WINTGENS-OEDER, banquier.

Pour les souscriptions des départements, envoyer les fonds par les messageries ou les chemins de fer, et les billets de banque par lettres chargées à la poste, à l'adresse de M. Paul POICTEVIN. (144)